

4/1/91

LALIES

*Actes des sessions de linguistique
et de littérature*

9

(Aussois, 31 août – 5 septembre 1987)



PRESSES DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE

45, rue d'Ulm - Paris

1990

connaissent déjà sans le connaître d'une façon discursive, dont ils ont une conscience diffuse sans conscience esthétique.

Tout cela donc est ce que nous appelons la fonction mythique d'un texte : exploration par une fiction qui est nécessairement invraisemblable et réaliste, d'une connaissance préalable commune au poète et à son public, exploration de la mémoire collective présente dans le rituel dont la seule exécution, même infiniment répétée est insuffisante pour le définir et le dire.

Cette exploration se fait par une forme esthétique qui offre un découpage du signifiant différent de celui du rite dans son exécution maîtrisée, c'est-à-dire lors de l'ouverture et de la fermeture. Deux découpages du signifiant, celui du rite et celui du vécu à l'intérieur du rituel, correspondant à deux temporalités narratives. Tel est le rôle du mythe, constituer une Mémoire fragmentaire, indéfiniment renouvelable.

La mythologie, au sens barthien, est donc tout autre chose que les textes mythiques. Dans *Le Bal* elle est constituée par des modèles de comportement adoptés par les célébrants à l'intérieur du rituel; cette mythologie est donc nécessairement narrative et formulée esthétiquement, objectivée : romans-photos, imageries des stars du cinéma, romances sentimentales. A la différence du savoir mythique, elle est précisément de l'ordre du représenté, se donne comme le vécu par opposition au rituel. Elle est le signifié du bal. Le rite en est le signifiant.

Florence DUPONT
Université de Nice
Jean-Louis DURAND
CNRS

TABLE DES MATIÈRES

Jean LALLOT : Présentation.....3

I - DIALECTOLOGIE

Monique BILE, Claude BRIXHE, René HODOT : *Les dialectes grecs*

Dialectologie et chronologie (M. Bile)7

L'apport de la linguistique à la dialectologie (M. Bile)..... 17

L'apparement des dialectes grecs (Cl. Brixhe).....27

Dialectologie et idéologie (Cl. Brixhe)41

Dialecte et koinè (R. Hodot).....55

Inscriptions et littérature dialectales (R. Hodot).....63

Patrick RENAUD : Lexicostatistique et traitement de la diversité linguistique:

l'atlas des langues du Cameroun 71

II - LINGUISTIQUE ET RHÉTORIQUE GRECQUES

Michèle BIRAUD : Étude sémantique du déterminant d'ipséité *αὐτός*.....95

Jean BOUFFARTIGUE : Argumentation et calcul.....99

Alain CHRISTOL : Du grec au gotique: le digramme AY 119

Fernand DELARUE : Qu'est-ce qu'un discours éthique? (résumé)..... 125

III - RÉCEPTION DE LA POÉSIE ANTIQUE

Alain BALLABRIGA : Le périple d'Ulysse 129

Jesper SVENBRO : Sappho, le poème et le lecteur immortel..... 141

Georges DEVALLET : Silius Italicus et les rites funéraires..... 153

IV - ANTHROPOLOGIE ET LITTÉRATURE

Florence DUPONT : Peut-on utiliser les textes satiriques comme documents sur la civilisation romaine? Un exemple: la nourriture 163

Florence DUPONT et Jean-Louis DURAND : Rite, mythologie et exploration mythique dans *le Bal* d'Ettore Scola..... 173

L'APPARENTEMENT DES DIALECTES GRECS

Claude BRIXHE

RESUME

Jusqu'au déchiffrement du linéaire B, les dialectologues ne pouvaient, pour imaginer l'histoire linguistique de la Grèce, que remonter le temps, à partir des dialectes du Ier millénaire. Pour apprécier ceux-ci, nous disposons essentiellement des inscriptions, souvent tardives. On a bien vu que les traits n'ont pas la même signification quant à la parenté interdialectale, selon qu'ils sont archaïsme, choix ou innovation; encore faut-il qu'ils soient bien assurés et que leur caractère (archaïque ou novateur) soit incontestable, ce qui, hélas, est loin d'être toujours le cas. En outre, les constructions élaborées jusqu'ici n'envisagent généralement, surtout pour les époques reculées, que la parenté génétique; or, celle-ci est constamment neutralisée par un autre type de parenté, l'osmotique, née du contact, voire de la fusion; et la représentation par un "arbre généalogique" de la diversification dialectale grecque ne peut que déformer la réalité. L'apparition du mycénien — dont la connaissance doit encore progresser — n'a pas fondamentalement remis en cause la problématique traditionnelle.

0. Depuis le V^{ème} siècle au moins, les Grecs, malgré leurs différences dialectales, ont conscience d'appartenir à une même communauté linguistique. Mais, en l'absence d'une langue standard, la notion de 'grec' reste un concept abstrait subsumant les parlers locaux. Depuis le III^{ème} siècle au moins, ces derniers, sur bases essentiellement ethniques, sont répartis en quatre groupes : ionien, attique, éolien et dorien¹. Bien entendu, le contour exact de chacun de ces sous-ensembles nous échappe partiellement. Quelle était, par exemple, l'attitude des Hellènes quand cessait l'intercompréhension ? On a l'impression qu'ils rejetaient alors volontiers 'l'autre' dialecte parmi les langues barbares : au dire d'Hégésandros, historien originaire de Delphes (date?), dont le propos est rapporté par Athénée (XIV, 621 f), πάλιν δ' ἐπερωτηθεῖς [Κλέαρχος]... πότερα Βοιωτοὶ βαρβαρώτεροι τυγχάνουσιν ὄντες ἢ Θετταλοὶ, Ἡλείους ἔφησεν². La langue de ces mêmes Eléens est mise sur le même plan que le carien, parler non grec, par une notice d'Hésychius : βαρβαρόφωνοι· οἱ Ἡλείοι καὶ Κάρες ὡς τραχύφωνοι καὶ ἀσαφῆ τὴν φωνὴν ἔχοντες. Et, au sujet de Sidé, Arrien (I 24.6) nous dit que quand les colons vinrent de Kymé "ils abandonnèrent aussitôt la langue grecque pour

¹ Voir A. Morpurgo Davies, "The Greek notion of dialect", *Verbum* 10 (1987), p. 7 sqq.

² Référence communiquée par G. Vottéro.

prendre une langue barbare qui n'était pas celle des barbares environnants, mais la leur propre, une langue qui n'existait pas encore auparavant". S'agirait-il là du sidétique, langue anatolienne connue par une demi-douzaine de documents épigraphiques et par des légendes monétaires ? Ce serait en contradiction avec ce que j'ai souligné dans les propos d'Arrien : celui-ci visait probablement le grec de Pamphylie.

0.1. Depuis le XIX^{ème} siècle, les modernes, en ajoutant l'achéen, ont tenté de faire entrer dans les différents groupes les dialectes classiques repérés sur le terrain, au prix de spéculations sur leur parenté. Ils ont été naturellement amenés à s'interroger sur la parenté préhistorique des groupes eux-mêmes, à essayer de reconstituer la carte linguistique du II^{ème} millénaire et, remontant plus haut encore, à imaginer les conditions historiques du peuplement grec de l'Hellade.

On connaît les thèses les plus connues, celles de Kretschmer, Porzig, Risch et, plus récemment, de Chadwick³. Il n'est pas question ici d'en avancer une nouvelle. Il y en a déjà suffisamment⁴. Je voudrais simplement examiner les problématiques envisagées et les questions qu'elles soulèvent, en m'interrogeant pour conclure sur l'apport éventuel du déchiffrement du linéaire B à la solution de certains problèmes.

1. La procédure utilisée jusqu'ici - non remise fondamentalement en cause par la découverte de Ventries et Chadwick - consiste à remonter le temps à partir de la situation du I^{er} millénaire, à bâtir en direction du 'grec commun' une sorte d'arbre généalogique, avec des groupes, des sous-groupes et d'éventuelles 'passerelles' entre eux. Elle suppose naturellement une évaluation correcte des dialectes classiques.

1.1. Pour ce, nous disposons, outre les considérations des grammairiens (souvent tardifs), des remarques assez rares de contemporains (cf. le *Cratyle* de Platon), des gloses et des inscriptions.

1.1.1. J'ai dit ailleurs (*Verbum* 10, 1987, p. 277 sqq.) pourquoi il fallait se méfier des gloses. Méfiance ne veut pas dire dédain. La glose peut être un précieux auxiliaire à condition d'être parfaitement localisée par le lexicographe et de pouvoir être replacée dans le système qui l'a produite.

Ainsi, une glose comme θοράνας· τὸ ἔξω, Πάφιοι (Hésychius), où θοράνας = θοράνας, accusatif plur. d'un dérivé de θύρα, prise telle quelle semblerait indiquer pour Paphos "une prononciation *o* de *u*"⁵. Or, replacée dans son contexte, elle suggère une conclusion inverse; elle apparaît, en effet, comme une graphie inverse née de la fermeture occasionnelle de /*o*/ en [*u*]⁶.

1.1.2. Nos médiateurs privilégiés restent évidemment les inscriptions, les seuls documents qui nous aient été livrés directement par les usagers.

³ On en trouvera le résumé e.g. chez A. Lopez Eire, "Panorama actual de la dialectología griega", *Estudios Clásicos* XII (1968), fasc. 54, p. 287 sqq., et J. Méndez Dosuna 1985, p. 265 sqq. Pour la version la plus détaillée de la théorie de Chadwick, ajoutons la communication signalée *infra*, n. 26.

⁴ Pour les principales combinaisons proposées, se reporter à Y. Duhoux, *Introduction aux dialectes grecs anciens. Problèmes et méthodes. Recueil de textes traduits*, Louvain 1983, p. 49.

⁵ J. Karageorghis, Nicosie 1988, p. 186-187.

⁶ Cl. Brixhe, Nicosie 1988, p. 175-176.

1.1.2.1. Cette documentation est, hélas, généralement tardive. Certes, la première inscription alphabétique remonte aux environs de 750 (Heubeck 1979, p. 123, 6a); mais les inscriptions les plus anciennes sont d'un apport bien modeste pour l'appréciation de la situation linguistique. Elles indiquent seulement que la population 'classique' est déjà en place et elles nous fournissent un *terminus ante quem* ou *post quem* pour quelques changements (cf. */*a*:/ > [ā:] et le skyphos de Nestor, *infra* § 1.1.2.2.). Pour la plupart des terroirs, l'épigraphie n'atteint pas une densité utile avant le V^{ème} siècle. En lesbien, par exemple, il faut attendre la fin du IV^{ème} ou le début du III^{ème} siècle pour que le corpus ait quelque consistance. Pour les dialectes du nord-ouest, nous avons très peu d'inscriptions archaïques et elles ne nous apprennent pas grand chose (Méndez Dosuna 1985, p. 17 sqq.). Le pamphylien, avant le premier quart du IV^{ème} siècle, n'est illustré que par des légendes monétaires abrégées.

Bref, une bonne partie des dialectes sont documentés à une époque où ils sont déjà plus ou moins fortement pénétrés par la koiné.

1.1.2.2. Il peut sembler secondaire, pour le problème de la parenté entre dialectes, de savoir où ceux-ci en sont dans leur évolution. On verra plus loin, à propos du datif singulier en -*oi* de certains parlers (§ 1.2.2.), qu'il n'en est rien. Il importe d'évaluer aussi précisément que possible la situation d'un dialecte lors de son émergence épigraphique. Et la langue visée par la description est naturellement la langue parlée, car une langue n'évolue que parce qu'elle est parlée.

Or, entre cette langue et nous, il y a la barrière de l'écriture et l'on sait que pour toutes sortes de raisons socio-culturelles le code écrit évolue moins vite que le code oral. C'est ainsi que Platon le Comique (fin du V^{ème}, début du IV^{ème} siècle) présente comme barbare ὀλίον pour ὀλίγον : la forme était donc déjà commune à son époque, sinon elle n'aurait pas fait rire. Il nous faut pourtant attendre la seconde moitié du IV^{ème} siècle pour la rencontrer dans un texte épigraphique⁷.

On doit naturellement, de ce point de vue, s'attendre à des disparités considérables selon la nature des textes. La langue des documents publics, notamment celle des décrets municipaux, est particulièrement conservatrice. A Athènes, elle l'est plus que celle des prosateurs et des poètes. La désinence de 3^{ème} personne du pluriel d'impératif en -*τωσαν* est déjà chez Thucydide et Euripide; mais elle n'apparaît dans les inscriptions que vers 300⁸.

Enfin, on n'utilisera qu'avec circonspection les textes poétiques. Dans l'inscription métrique gravée sur le skyphos de Nestor (Heubeck 1979, p. 109 sqq.), κένον = ἐκείνον ou πίεσι = πίησι = πῆη (où -*ησι* vaut le -*ησι* des manuscrits d'Homère) ne nous apprennent rien sur la langue d'Ischia, ni sur celle de ses métropoles (Erétrie et Chalcis). En revanche, Ἀφροδίτης montre que, dans la colonie au moins, vers 740, l'ancien */*a*:/ s'était déjà confondu avec */*e*:/.

1.1.2.3. On sait que la dialectologie des langues vivantes fait, pour ses classements, largement appel au lexique. Or, les disparités entre les corpus (cf. l'attique comparé au pamphylien) et leurs lacunes interdisent, sauf en quelques cas privilégiés, l'élaboration d'un atlas des signifiants et des signifiés. Sur les 51 isoglosses retenues par Coleman

⁷ Une épitaphe et un décret, cf. L. Threatte, *The Grammar of Attic Inscriptions* I, Berlin-NewYork 1980, p. 440.

⁸ K. Meisterhans, *Grammatik der attischen Inschriften*³, Berlin 1900, p. 168-169; cf. P. Chantraine, *Morphologie historique du grec*, Paris 1945, p. 321.

1963 (p. 107-113), une seule est proprement lexicale (n° 51 : αἰρέω ~ ἀγρέω ~ ἀγνέω), la différence entre δειλομαι, βόλομαι/βούλομαι et βόλομαι (n° 38) étant d'ordre phonétique et morphologique. Quand, dans les inscriptions de Kafizin (Chypre, entre 225 et 218), nous rencontrons des noms de vases ailleurs inconnus, ἀθαροφόρον, παντόβροκτον, χιδρόβροχον, σπλαγγνοεντεριφόρον, on doit hésiter à les considérer comme spécifiquement chypriotes, car ils ont pu connaître une large extension, masquée par les hasards de notre documentation (Brixhe, Nicosie 1988, p. 176-177). A cause de la nature et, ici ou là, de la rareté des textes, des pans entiers des lexiques sont à jamais perdus.

En outre, d'après ce que nous entrevoyons, les dialectes semblent avoir relativement peu divergé sur le plan de la syntaxe.

Les reconstructions s'appuient donc essentiellement sur des faits phonétiques et morphologiques.

1.2. Pour la détermination d'une éventuelle parenté entre deux dialectes, les faits n'ont pas tous le même poids. C'est le mérite d'Adrados que d'avoir dès 1952⁹ tenté de les hiérarchiser, d'après leur signification, cf. en dernier lieu sa contribution à *Actualización científica en filología griega* (ed. Martínez Diez), Madrid 1984, p. 224 : "La división de los rasgos dialectales en arcaísmos, elecciones et innovaciones, siendo éstas sobre todo (y también las elecciones, aunque menos) las que, cuando son exclusivas y sin huellas de desarrollo independiente, prueban comunidad dialectal, o sea, origen común". Ainsi, selon le commentaire de Méndez Dosuna (1985, p. 264), "seule l'innovation est preuve d'une communauté spécifique entre les dialectes : le choix a une valeur purement corroborative; l'archaïsme est preuve seulement de communauté génétique; les développements parallèles ne prouvent à peu près rien".

Cette approche méthodologique met apparemment entre nos mains un outil de travail rationnel; mais il faut souligner immédiatement que celui-ci implique deux types de parenté, éventuellement situés à des niveaux chronologiquement différents : la parenté génétique et celle que j'appellerai plus loin osmotique (§ 2). On voit déjà poindre là une source de difficulté pour notre tentative de remontée vers le passé.

Enfin, l'on verra que les développements parallèles ne méritent pas toujours pareil dédain (§ 1.2.3.).

1.2.1. Mais, il convient peut-être d'abord de remarquer que les résultats d'une telle approche - si intellectuellement satisfaisante soit-elle - dépendent avant tout de la qualité des faits qu'on lui soumet. Or, il a été montré ailleurs (BSL 1984) que ceux-ci étaient souvent mal connus, parce que puisés dans des manuels anciens (Bechtel, Thumb/Kieckers/Scherer, Buck) et parce que reposant sur une documentation dépassée, exploitée avec des méthodes caduques et des connaissances théoriques insuffisantes (pour la phonétique, voir, par exemple, BSL 1984, p. 163-165).

1.2.1.1. Si l'on veut avoir quelque chance d'aboutir à une reconstruction correcte, la première condition est évidemment de s'assurer des faits qui vont servir à l'asseoir.

Or, pour mesurer la fragilité des bases traditionnelles, il suffit de parcourir la liste des 51 isoglosses utilisées par Coleman 1963 (auteur d'une des tentatives de classement les plus sérieuses, à partir de statistiques) et empruntées à Bechtel, Thumb (-Kieckers, -Scherer) et Buck. On y passe de l'imprécision à l'erreur.

Imprécision : - P. 109 (n° 14), Coleman attribue le maintien du groupe *-ns* à l'argien. Or, l'on sait depuis Bartoněk qu'il y a deux argiens, l'oriental et l'occidental. Personne n'ignore qu'à la suite de la réduction préhistorique de *-ns* devant consonne la langue se trouvait devant deux variantes contextuelles, *-ns* et *-s*. L'argien oriental élimine la seconde et, lors des seconds allongements compensatoires, réduit *-Vns* à *-V:s* (la nouvelle longue, si d'aperture moyenne, étant différente de la longue héritée); l'argien occidental, après une période de flottement, élimine, lui aussi, la seconde variante pour ne retenir que *-ns*, qui reste intact, cf. Bile - Brixhe, *Kratylos* 28 (1983) [1984], p. 121-123.

- P. 87, sous la rubrique 'ένς and its reflexes', on trouve :

ένς - Arg. Cret.

ές - Lac., Tar., Arg., Corc., Rhod., Coan, Lesb., Ion.-Att., ις - Pamp., Cret.

εις - Cor., Coan, Lesb., Ion.-Att.

Ce classement appelle deux remarques : a) Le ις crétois n'est sans doute pas identique au ις pamphylien ; de plus, le premier ne peut être mis sans explications aux côtés de ές et le second a certainement sa place auprès de εις : en tous deux la fermeture de *e* en *i* est liée à la présence d'une nasale et les deux formes remontent directement ou non à **ens*, d'où **ins* ; mais, alors que la forme crétoise présente une brève (ις = variante antéconsonantique de **ivς*), la pamphylienne comporte certainement une longue (< **ivς*, avec allongement compensatoire). b) L'identité des εις ionien-attique et lesbien est purement graphique : en ionien-attique cette graphie valait [e:s], mais [ejs] en lesbien. Il fallait au moins le signaler.

Trait mal assuré : P. 108 (n°11), on lit que **tu* est resté intact en crétois, mais est devenu *su* en ionien. Or, il est probable qu'il n'y a jamais eu nulle part assibilation de *t* devant *u*, mais que, là où l'on rencontre le traitement *s* devant *u*, il s'agit d'une extension analogique de l'aboutissement de *t* devant *w* (e.g. pronom **tu* > *su* d'après **twe* > *se*, voir, après J.-L. Perpillou, *Bulletin I*, n°19).

Trait erroné : peut-on appuyer une comparaison interdialectale sur l'existence ici ou là, pour les thèmes du type *πολίτας/πολίτης*, de nominatifs en *-a:* et de génitifs en *-a:s* (p. 110, n°23) ? Les génitifs en *-ας* qu'on a cru reconnaître s'évanouissent dès qu'on regarde les textes de près (cf., après O. Masson, *Bulletin I*, n°26). Il en est de même pour les nominatifs en *-α*, sauf peut-être en Béotie et en Locride Orientale, où il doit s'agir de vocatifs en fonction de nominatifs (voir, après Méndez Dosuna, *Bulletin II*, n°7).

1.2.2. Même si, en multipliant les enquêtes, nous parvenions à éliminer toutes ces imprécisions et toutes ces erreurs, nous ne serions pas encore au bout de nos peines. Adrados insiste avec raison sur la différence de signification entre archaïsme et innovation. Mais est-il toujours si facile, en présence d'un trait, de le ranger sous l'une ou l'autre bannière ?

Lors des premiers allongements compensatoires (réduction des groupes du type *-sm-*), le thessalien et le lesbien se séparent des autres dialectes et aboutissent à *-mm-* : *-Vmm-* et *-V:m-* seraient-ils deux traitements parallèles (thèse traditionnelle) ou tous les dialectes seraient-ils passés par *-Vmm-* (cf. Ruipérez)¹⁰ ? Dans la seconde hypothèse, le *-mm-* thessalien et lesbien représenterait un archaïsme.

¹⁰ *Acta Mycenaea* (Actes du cinquième colloque International des Etudes Mycéniennes, tenu à Salamanque, 30 mars-3 avril 1970), I, Salamanque 1972, p. 138 sqq.; cf. encore Méndez Dosuna 1985, p. 271 sqq.

⁹ *La dialectologia griega como fuente para el estudio de las migraciones indoeuropeas en Grecia*, Salamanque.

Parmi les dialectes qui connaissent l'aboutissement *-V:m-*, les uns augmentent à cette occasion leur système des longues de deux unités (voyelles moyennes nouvelles plus fermées que les héritées), les autres conservent un système à cinq longues; mais tous les dialectes ne seraient-ils pas passés par un système à sept longues, les longues moyennes anciennes et nouvelles fusionnant éventuellement par la suite (Méndez Dosuna 1985, p. 73, cf. *Bulletin* II, n°13) ?

Quand je rencontre, pour les thématiques, un datif singulier en *-οι*, dans les dialectes du N.-O., en thessalien occidental, en béotien, à Oropos, à Erétrie, en éléen, en arcadien, s'agit-il de la rétention d'une ancienne finale de locatif (comme on l'a cru souvent) ou de la réduction de la désinence commune *-ο:ι* (*-ωι*) par abrégement du premier élément de la diphtongue ? Les dernières recherches semblent nous orienter définitivement vers cette seconde solution¹¹.

On voit donc que le départ entre archaïsmes et innovations n'est pas toujours aisé.

1.2.3. Quand on a affaire à un trait incontestablement novateur, d'autres problèmes surgissent, dont la solution ne peut que retentir sur notre appréciation de la parenté entre dialectes.

Je pense notamment à la finale athématique *-εσσι*, qui a connu une large diffusion géographique (Lesbos, Thessalie, Béotie, Locride Or. et Occ., Delphes, Elide, Arcadie, Cyrène, Pamphylie) : y a-t-il eu polycentrisme de l'innovation ? Sinon, serait-elle assignable à une ancienne unité éolo-dorienne (Risch, *SMEA* 20, 1979, p. 105), ou se serait-elle propagée à partir de l'aire éolienne (Méndez Dosuna 1985, p. 482) ? Mais que dire du pamphylien, avec son unique exemple et sa situation tout à fait excentrique ?

Les désinences d'impératif en *-ντο* et *-σθον* (Lesbos, Rhodes + Phasélis, Pamphylie), dont le dossier hors du lesbien est extrêmement fragile, soulèvent des questions identiques (voir *Bulletin* I, n°64).

1.2.4. Ce ne sont pas, hélas, les seules qui surgissent à propos d'une innovation.

Le structuralisme nous a appris que deux faits formellement identiques n'ont pas nécessairement la même signification, selon le système auquel ils appartiennent.

Ainsi (a) la semi-vocalisation de /i/ en hiatus et (b) la neutralisation de l'opposition /e ~ i/ dans le même contexte, observées toutes deux en Thessalie et en Béotie, n'ont probablement rien de proprement éolien et ne peuvent être invoquées à l'appui d'une parenté génétique entre béotien et thessalien; il s'agit de phénomènes relativement tardifs et qui n'interviennent ni en même temps ni dans le même ordre dans les deux territoires : ordre b-a en Béotie, a-b en Thessalie (cf. *BSL* 1984, p. 182-184).

Parfois, c'est non pas l'indifférence à l'ordre des changements qu'on peut reprocher aux spéculations sur la parenté, mais le télescopage de deux mutations.

On a vu précédemment (§ 1.2.1.1.) que le groupe *-ns(-)* était affecté par deux phénomènes appartenant à des tranches chronologiques distinctes :

a. Réduction préhistorique à *-s(-)* devant consonne, avec apparition, en finale, de deux variantes syntactiques (*-ns # V* et *-s # C*) et soit maintien de cette dichotomie soit élimination d'une des variantes.

b. Eventuelle réduction du *-ns(-)* subsistant, avec allongement 'compensatoire' (seconde vague d'allongements) ou passage à *-js(-)*.

On a montré ailleurs que faute de poser ainsi le problème, P. Fernandez Alvarez se condamnait à ne pas comprendre les finales argiennes d'accusatif pluriel¹².

Dans un article récent (*Emerita* 55, 1987, p. 336-338), Araceli Striano essaie d'évaluer le caractère autochtone ou non du traitement *-js-* de *-ns-* en cyrénéen. On sait que trois dialectes sont concernés par ce type d'aboutissement :

1. Le lesbien : *-Vns- > -Vjs-*
-Vns > -Vjs

Avant la seconde mutation, le lesbien avait éliminé la variante antéconsonantique; il aura donc en finale uniquement *-Vjs* (< *-Vns*).

2. L'éléen : *-Vns- > -V:s-*
-Vns > -Vjs

L'éléen ayant conservé jusque-là les deux doublets syntactiques *-ns* et *-s*, on a donc à époque historique, en finale, *-Vs* et *-Vjs*.

3. Le cyrénéen, qui ne connaît le résultat *js* qu'en position intérieure. "Ahora bien, écrit A. Striano (*o.c.*, p. 338), admitida la hipotesis de un elemento foráneo, habría sido esperable que la influencia se llevara a cabo de forma consecutiva y, por tanto, que apareciera en los mismos contextos, es decir, no sólo en *-Ens-* sino también en *-Ems-*. El hecho de que sólo esté afectado *-ns-* y no *-ns* resulta, pues, desconcertante desde este punto de vista y parece descartar la existencia de un elemento específicamente lesbio". Il est probable que *παισι* (= *πᾶσι*, *SEG* IX 5, 26) *vel simile* ne présente pas un traitement extradiialectal en cyrénéen. Mais on devra faire appel à d'autres arguments pour le prouver. En effet, lorsque se produit le changement *-Vns- > -Vjs-*, le problème de *-Vns* final ne se pose pas : le cyrénéen avait généralisé la variante antéconsonantique *-s* et il n'y avait plus de *-ns* final. La distorsion entre les traitements de *ns* selon qu'il était à l'intérieur ou en finale n'a donc rien de déconcertant; il est naturel, si l'on ne télescope pas les règles (a) et (b) et si on les situe correctement l'une par rapport à l'autre.

1.2.5. Apparemment, nous avons affaire là à un développement parallèle, mais indépendant dans les trois dialectes concernés, donc sans signification quant à la parenté. Est-ce à dire que "los desarrollos paralelos no prueban apenas nada" (Méndez Dosuna 1985, p. 264) ? Ce n'est pas toujours vrai. Une innovation peut, en effet, apparaître dans plusieurs dialectes longtemps après leur séparation. Elle reflète alors une variante basse, stigmatisée et occultée par la norme dans le territoire de départ et qui, à l'occasion de l'affaiblissement de celle-ci, émerge et triomphe dans les communautés séparées. C'est sans doute le cas de la fermeture de /o/ en [u] à la finale absolue en arcadien et en chypriote, à la finale absolue ou non en pamphylien. Le mycénien présente toujours la graphie *-o* en pareil contexte (sauf dans *a-pu(-)* = *ἄπο(-)*); mais il y a gros à parier qu'il existait alors une variante basse [-u], qui n'affleure pas dans la langue des scribes palatiaux.

1.2.6. Bref, quelle que soit l'échelle utilisée pour apprécier les faits, force est de constater les incertitudes qui entourent nombre d'entre eux. C'est dire l'éventuelle fragilité des constructions qu'ils servent à échafauder.

2. Comme les Anciens, comme les philologues du XIX^{ème} siècle, les hellénistes d'aujourd'hui n'envisagent guère de parenté autre que génétique. A coup de proto-

¹¹ Cf. A. Lillo, *Stud. Phil. Salm.* 5 (1981); p. 221-232; L. Dubois, *Recherches sur le dialecte arcadien* I, p. 96 sqq.; et surtout Méndez Dosuna 1985, p. 413-463.

¹² *El argolico occidental y oriental en las inscripciones de los siglos VII, VI y V a.C.*, Salamanca 1981, p. 158, cf. M. Bile, Cl. Brixhe, *Kratylos* 28 (1983)[1984]; p. 123.

dialectes, ils cherchent à atteindre le 'proto-grec', sous forme d'un arbre généalogique dont le point zéro est l'ancêtre commun. Ils projettent ainsi implicitement sur le II^{ème} millénaire la carte linguistique du I^{er}. C'est qu'inconsciemment on ne conçoit pas les migrations autrement que comme des déplacements de populations en bloc et que dans l'imaginaire du linguiste, le mythe de la langue mère a la vie dure. Le genre de schéma ainsi élaboré est très satisfaisant pour l'esprit; mais, en fait, une langue ou un dialecte "ne peut faire partie que d'un sous-groupe..., quel que soit le type de parenté examiné"¹³.

A priori, il existe en gros deux types de parenté (cf. déjà *supra* § 1.2.) :

a. Une parenté génétique (diachronique); mais "la notion de transmission génétique est neutralisée par un perpétuel 'va-et-vient' dans toutes les directions géographiques, dû aux contacts et parfois à la fusion" Et, si les éléments communs relevés dans différents dialectes permettent de remonter dans le passé, "rien ne prouve que cette remontée se fait vers un ancêtre commun ou même un ensemble dialectal commun"¹⁴. Qui nous dit, en effet, que tel lexème présent ici et là renvoie directement à un proto-x ? Qui nous dit qu'il n'a pas été recueilli ou conservé par un seul dialecte qui l'aurait communiqué aux autres ? Le pamphylien est un dialecte dont la 'grammaire' ignore l'assibilation de *t* devant *i*; mais son *-ti(-)* n'est pas un 'pur' archaïsme, puisque, selon toute vraisemblance, les premiers Grecs qui mirent le pied sur la terre de Pamphylie disaient *-si(-)* (voir *infra*). La transmission ne se fait pas nécessairement en ligne directe, d'ascendant à descendant.

b. Une parenté osmotique par contact (diachronique et synchronique); et ici, plus encore que précédemment, la représentation par un arbre est inadéquate, éliminant les multiples osmose auxquelles le parler considéré a été et/ou est encore soumis au moment où nous l'analysons.

Prenons, à titre d'exemple, le dernier diagramme fourni par A. Bartoněk, *SMEA* 26 (1987), tableau B (après la p. 20) : il laisse entrevoir des interférences, des 'passerelles' entre les dialectes ou les groupes à partir de l'extrême fin du II^{ème} millénaire seulement; est-ce à dire qu'avant cette époque les choses se seraient passées différemment ? C'est contre toute vraisemblance.

La parenté génétique 'pure' n'est qu'un des modèles possibles, non le plus fréquent sans doute; car le plus souvent les deux types de parenté interfèrent. Qu'on imagine combien l'arbre généalogique serait incapable de rendre la réalité s'il devait être utilisé pour illustrer la parenté entre les dialectes classiques et les parlers néo-grecs; comment pourrait-il par exemple rendre compte de l'histoire d'un dialecte comme le grec de Phrygie au Bas-Empire (vraisemblablement balayé par les incursions arabes du VII^{ème} siècle ou au plus tard par les invasions seldjoucides des XI^{ème}-XII^{ème} siècles) : un certain niveau de l'attique + éléments non attiques (phonétique, morphologie, lexique) + développements autonomes + influence du substrat / adstrat phrygien.

2.1. Notre prudence dans la reconstruction doit être d'autant plus grande qu'à nos ignorances concernant la période mycénienne (voir *infra*) s'ajoutent nos interrogations sur les âges dits obscurs (1200-750). Celles-ci, même si nous connaissions parfaitement la carte linguistique du II^{ème} millénaire, suffiraient à alimenter notre circonspection.

Certes, après avoir cru, avec Snodgrass et Desborough, à une rupture généralisée avec l'époque mycénienne (après 1200), accompagnée d'une dépopulation, de l'appauvrissement et de l'isolement des communautés, nous commençons à entrevoir que

la civilisation mycénienne a parfois survécu plus longtemps qu'on ne l'imaginait jusqu'ici et que certaines zones ont échappé à l'appauvrissement supposé général, montrant une remarquable continuité de la société et de la culture (cf. e.g. l'épopée : remarque orale de M. Woronoff) de 1200 à 750¹⁵. Il n'empêche que les cahots qui ont accompagné et suivi la chute des palais, la diversité des situations qui en sont nées, ont pu entraîner une redistribution au moins partielle des cartes. L'absence de documents écrits¹⁶ entre le XI^{ème} siècle¹⁷ et 750¹⁸ interdit malheureusement toute vérification.

2.2. On se méfiera donc a priori des schémas simplistes qui nous sont généralement proposés, notamment sous la forme d'un arbre généalogique. Même dans les cas apparemment les plus favorables, ils risquent de fausser la réalité. Ainsi la représentation par l' 'arbre' semble pouvoir être opérante pour illustrer la proche-parenté des dialectes doriens et de ceux du N.-O., dont les divergences (du reste modestes) sont relativement récentes¹⁹. Mais où situer le locrien Épizéphyrien ? S'agit-il d'un dialecte dorien ou d'un dialecte Nord-Occidental influencé par une ambiance dorienne²⁰ ? Où situer le dialecte de l'Achaïe Phthiotide ? Parmi les parlers thessaliens ou parmi les Nord-Occidentaux²¹ ? Manifestements, dans ces deux cas, nous avons affaire à des osmose récentes, qui s'opèrent sous nos yeux, à époque historique, et que ne pourrait qu'éliminer la prise en compte de la seule parenté génétique.

Ces considérations sont encore plus vraies s'agissant de dialectes comme le béotien ou le pamphylien. La complexité des problèmes posés par ce dernier peut se mesurer au nombre des articles qui lui ont été consacrés pour le situer par rapport au 'dorien' et à l' 'achéen'. Ses isoglosses avec l'arcadien et le chypriote, avec les parlers doriens, voire éoliens, l'influence qu'il a subie de la part de la ou des langues anatoliennes²² montrent à l'évidence la vanité des spéculations quant à son 'origine'. Le pamphylien est un dialecte qui ne vient de nulle part, qui s'est formé là où on le trouve historiquement d'apports successifs, donc d'osmose successives, dans un contexte colonial anatolien²³. Il ne peut donc trouver place dans aucun arbre généalogique²⁴.

3. Le déchiffrement du linéaire B ouvrait en 1953 une fenêtre sur le second millénaire. Allait-il marquer une rupture avec la problématique antérieure, dans la mesure où il offrait la possibilité de redescendre le temps et non plus seulement de le remonter ?

On a pu le croire avec les tentatives de Risch et de Chadwick. S'appuyant sur quelques variations phonétiques, le premier croyait déceler un mycénien 'spécial', la langue de l'aristocratie et de la cour, sans postérité, et un mycénien 'normal', la langue

¹⁵ Voir provisoirement l'excellente synthèse de Chr. Le Roy, "Mémoire et tradition : réflexion sur la continuité", *Aux origines de l'hellénisme. La Crète et la Grèce* (Mélanges van Effenterre), Paris, 1984, p. 163-172, en attendant Rome 1988 (cf. Cl. Brixhe, *Kadmos* 27, 1988, p. 166 sq.).

¹⁶ Qui ne correspond pas nécessairement à la perte de l'écriture, cf l'exemple de Chypre.

¹⁷ Obélos chypriote trouvé près de Kouklia, l'Ancienne-Paphos, voir O. Masson, *Les inscriptions chypriotes syllabiques*², Paris 1983, p. 408, n°18g.

¹⁸ Date approximative du premier fragment d'Ischia, A. Heubeck 1979, p. 123, n°6a.

¹⁹ Cf. Méndez Dosuna 1985, conclusion p. 507.

²⁰ Thèse de Méndez Dosuna, *o.c.*, p. 30 sqq. et 329 sqq., qu'on consultera pour l'historique de la question.

²¹ Thèse de Méndez Dosuna, *o.c.*, p. 25 (sans discussion).

²² Cl. Brixhe, *Le dialecte grec de Pamphylie*, Paris 1976, p. 145-146.

²³ Appréciation corroborée par la légende, cf. Brixhe, *o.c.*, p. 147-148.

²⁴ Cf. déjà *BSL* 1984, p. 174.

¹³ V. de Colombel, "Sociolinguistique et parenté linguistique : la notion d'osmose", *Cahiers du Lacito* 1 (1986), p. 41.

¹⁴ Idem, *Ibidem*.

du peuple, continuée par les dialectes méridionaux (ou orientaux, selon Porzig) du I^{er} millénaire²⁵. Le second, à partir des mêmes traits, voyait un dialecte 'standard', ancêtre de l'arcado-chypriote, et un dialecte 'substandard', le proto-dorien²⁶.

En fait, appuyées sur des variations mineures (infiniment moins nombreuses que celles observées dans l'attique du V^{ème} siècle) ou mal analysées (cf. le datif singulier athématique en *-e* ou *-i*)²⁷, procédant d'une méconnaissance de ce qu'est une communauté linguistique (nécessairement homogène, selon l'opinion commune), ces hypothèses tendaient à analyser en termes de dialectes ce qui n'était probablement au mieux que sociolectes²⁸. De plus, elles ne remettaient pas en cause les procédures antérieures, se contentant de situer les parlers 'découverts' par rapport aux théories dominantes, de Porzig (élaborée avant le déchiffrement du mycénien) et de Risch (*supra* § 0.1.).

Le mycénien constitue certes un apport considérable dans le domaine qui nous occupe ici; mais son exploitation est subordonnée à la solution d'un certain nombre de problèmes.

3.1. On dit que le mycénien est un dialecte archaïque. Encore convient-il de relativiser ce terme. En présence de deux traits, on ne peut déclarer l'un archaïque par rapport à l'autre que s'ils appartiennent à la même tranche chronologique. Peut-on dire que le latin est plus archaïque que le français ? Simplement, par bien des traits phonétiques, morphologiques (e.g. *e-me* = ἐμέ pour ἐνί) ou syntaxiques (usage des particules de phrase), le mycénien présente un stade évolutif moins avancé que les dialectes du I^{er} millénaire. Le contraire serait étonnant, puisque quatre siècles et demi séparent les dernières tablettes mycénéennes du premier document alphabétique.

Mais on aurait tort de voir dans le mycénien ce que représentait le sanscrit pour le comparatisme du XIX^{ème} siècle²⁹. Faire du mycénien l'étalon des dialectes grecs en matière d'archaïsme est dangereux pour l'appréciation et du mycénien lui-même et de ce qui pouvait se passer en dehors de lui. Or trop de mycénologues, croyant inconsciemment à la linéarité du développement d'une langue, ont tendance à faire un postulat de ce qui chez M. Lejeune voulait être une simple constatation : "en aucun cas l'évolution du mycénien n'atteint, de façon irréversible, un stade plus avancé que celui des dialectes postérieurs"³⁰. En vérité, le mycénien a des aspects étonnamment novateurs, cf. la semi-vocalisation du /i/ en hiatus, avec éventuelle palatalisation (puis dépalatalisation) de la consonne précédente, *ka-zo-e* = [katsohes] pour κακίους. A n'en pas douter, c'est le postulat précité qui a empêché jusqu'ici l'analyste de comprendre que les finales *-ti-ra*₂ et *-ti-ri-ja* des noms d'agent féminins s'expliquaient au mieux par une articulation [-tra] au moment de la gravure des tablettes.

²⁵ *Proceedings of the Cambridge Colloquium on Mycenaean Studies* (éd. par L.R. Palmer et J. Chadwick), Cambridge 1966, p. 150 sqq.; *SMEA* 20 (1979), p. 98 sqq.

²⁶ En dernier lieu, *Le origini dei Greci. Dori e mondo egeo*, éd. par D. Musti, Rome-Bari 1986, p. 3 sqq.

²⁷ Cette question, ainsi que la plupart de celles qui sont soulevées *infra*, sera reprise et développée ailleurs, notamment dans Rome 1988.

²⁸ Cf. déjà *BSL* 1984, p. 172-173 et 187.

²⁹ "... en sanscrit (la moins altérée, au point de vue phonétique, des langues de notre famille)...", W.D. Whitney, *La vie du langage*, Paris 1875 (repr. 1988), p. 59.

³⁰ *Mémoires de philologie mycénienne* III, Rome 1973, p. 219.

Naturellement, dans nos analyses nous ne devons pas oublier que les rapports entre l'écrit et l'oral sont les mêmes que dans toute langue, actuelle ou passée, cf. à propos du *j* les conclusions d'Y. Duhoux³¹ et de Cl. Brixhe³².

3.2. Les limites de l'aire mycénophone sont incertaines. Si tout le monde est évidemment d'accord pour y inclure la Crète et le Péloponnèse, on a généralement tendance à évacuer le témoignage des tablettes ou des vases d'Orchomène et de Thèbes, comme ne reflétant pas la langue de la population. On élimine ainsi l'unique témoignage non spéculatif sur la situation de la Béotie au II^{ème} millénaire, sans doute implicitement à partir de la situation classique (le mycénien est un dialecte en *-si(-)*, le béotien classique dit *-ti(-)*). Or, il est raisonnable de penser que globalement la situation linguistique de la Béotie, à l'époque mycénienne, est identique à celle de Mycènes ou de Pylos³³.

Mais doit-on repousser la frontière plus au Nord ? Certes, on n'a jusqu'ici trouvé aucun témoignage mycénien écrit ni en Thessalie, ni en Macédoine³⁴; mais l'archéologie nous y encourage, cf. les nécropoles mycénéennes découvertes récemment sur les flancs Est et N.-O. du Mont Olympe³⁵.

Il est évident que la délimitation du monde mycénophone ne peut que retentir sur nos spéculations non seulement à propos de la carte linguistique du second millénaire (cela va de soi), mais aussi au sujet de la formation des dialectes classiques³⁶. D'autre part, s'il avait l'ampleur géographique précédemment suggérée, on doit y supposer nombre de variations³⁷, sans qu'il faille nécessairement, ici ou là, parler de dialectes.

3.3. Le monde des mycénologues s'est justement préoccupé de la postérité du mycénien³⁸. On a généralement constaté qu'il n'avait pas de continuateur direct au I^{er} millénaire, mais seulement plus d'affinités avec l'arcadien et le chypriote qu'avec les autres dialectes. Mais, même si l'on admettait la linéarité du développement de la langue, cette constatation n'aurait rien de surprenant. On s'est beaucoup interrogé sur le statut du dialecte des tablettes³⁹; pourtant, il est évident qu'il s'agit de la langue du pouvoir⁴⁰. Or, l'histoire de la phonologie d'une langue est le plus souvent marquée par le triomphe de ses variations basses, qu'occulte précisément, dans une large mesure, le

³¹ *Tractata Mycenaea* (Proceedings of the Eight International Colloquium on Mycenaean Studies, Ohrid 15-20 sept. 1985), Skopje 1987, p. 107-111.

³² Rome 1988, § 1.1.1., et *BSL* 84 (1989), p. 48-52.

³³ Voir déjà *BSL* 1984, p. 175-176.

³⁴ Les quelques signes gravés sur le fragment de Pithos trouvé à Aiané (Macédoine Occidentale) ne semblent pas appartenir au linéaire B, voir A. Panayotou, *Kadmos* 25 (1986), p. 97-101.

³⁵ Cf. le journal *Makedonia* des 7.2., 15, 2 et 22.2. 1987; H.W. Catling, *Archaeological Reports* 1987, p. 34; G. Touchais, *BCH* 111 (1987), p. 545 (références recueillies et communiquées par A. Panayotou).

³⁶ Sur quelques conséquences possibles d'une large extension vers le Nord, voir déjà Cl. Brixhe, *BSL* 74 (1979), p. 245-247.

³⁷ Sur quelques dissymétries évolutives décelables chez les locuteurs qui feront les parlers non doriens et non éoliens du I^{er} millénaire, voir provisoirement Cl. Brixhe, Rome 1988, § 2.2.

³⁸ Présentation des thèses en présence chez J.L. García Ramón, *Actualizacion científica en filologia griega* (éd. A. Martínez Diez), Madrid 1984, p. 263 sqq.

³⁹ Cf. *BSL* 1984, p. 186-187.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 187-189.

sociolecte des scribes. On aurait donc fort peu de chances de retrouver ce dernier, même en cas de filiation directe entre le mycénien et un ou des dialectes du I^{er} millénaire.

3.4. On a consacré bien des pages à l'existence, dans les dialectes grecs classiques, de traits phonétiques ou lexicaux pré-grecs (pas nécessairement non indo-européens). Même si leur qualité est généralement contestable⁴¹, elles ont le mérite de poser le problème d'éventuels contacts du grec avec des langues non grecques au II^{ème} millénaire. Or cet élément n'est jamais pris en compte lorsqu'il s'agit de la formation des dialectes grecs. Que sont, par exemple, les Pénestes de la Thessalie classique ? Probablement les descendants d'indigènes asservis par une aristocratie 'dorienne'. Mais encore ? Étaient-ils d'origine grecque ? d'origine non grecque ?

Sauf découvertes miraculeuses, ces questions resteront sans doute toujours du domaine spéculatif; mais elles doivent être posées, dans la mesure où elles nous donnent une raison supplémentaire de suspecter la belle architecture de l'arbre généalogique.

4. Les conditions ne sont donc pas réunies pour que nous puissions essayer, avec quelques chances de vraisemblance, de remonter du I^{er} au II^{ème} millénaire ou de montrer comment on est passé du II^{ème} au I^{er}.

Si j'en avais eu le temps, j'aurais pu évoquer d'autres facteurs susceptibles de troubler la transmission génétique : l'écologie (mode et cadre de vie), le type de pénétration, les structures sociales, la vitesse d'évolution... Ceux que j'ai abordés suffisent amplement à nous faire suspecter les constructions proposées jusqu'ici.

Il a été dit ailleurs (BSL 1984) qu'avant de comparer les dialectes, il importait de les bien connaître. En gardant à l'esprit les mises en garde qui ont jalonné cet exposé et en utilisant tous les matériaux disponibles, il faut donc les analyser avec précision, au moyen des outils offerts par la linguistique contemporaine (linguistique, sociolinguistique, ethno-linguistique), pour en dégager patiemment les composantes, sans a priori comparatiste, sans vouloir à tout prix découvrir l'origine d'où tout découlerait. Telle est aujourd'hui la priorité absolue.

Claude BRIXHE
3, rue des Acacias
57000 - Metz-Magny.

BIBLIOGRAPHIE

- BSL 1984 : M. Bile, Cl. Brixhe, R. Hodot, "Les dialectes grecs, ces inconnus", *BSL* 79, p. 155-203.
- Bulletin I : Cl. Brixhe, L. Dubois, R. Hodot, O. Masson, G. Vottéro, "Bulletin de dialectologie grecque", *REG* 98 (1985), p. 260-314.
- Bulletin II : M. Bile, Cl. Brixhe, C. Dobias-Lalou, L. Dubois, R. Hodot, "Bulletin de dialectologie grecque", *REG* 101 (1988), p. 74-112.
- Coleman 1964 : R. Coleman, "The Dialect Geography of Ancient Greece", *Trans. of the Philological Society* 1963, p. 58-126.
- Heubeck 1979 : A. Heubeck, *Schrift* (Archaeologia homerica III, X), Göttingen.
- Méndez Dosuna 1985 : J. Méndez Dosuna, *Los dialectos dorios del Noroeste. Gramática y estudio dialectal*, Salamanca.
- Nicosie 1988 : *The History of the Greek Language in Cyprus* (Proceedings of an International Symposium sponsored by the Pierides Foundation, Larnaca Cyprus, 8-13 sept. 1986), ed. par J. Karageorghis et O. Masson, Nicosie.
- Rome 1988 : *Actes du "Convegno Internazionale 'La transizione dal miceneo all' alto arcaismo. Dal palazzo alla città' "*, Rome 14-19 mars 1988.

⁴¹ Cf. e.g. E. J. Furnée, *Die wichtigsten konsonantischen Erscheinungen des Vorgriechischen*, La Haye-Paris 1972, fatras hétéroclite, mais utile, car somme de toutes les anomalies (voir le compte rendu de Cl. Brixhe, *BSL* 1974, p. 124-126).